

Prédication : Jean 6 v41-51 « Je suis le pain qui descend du ciel »

Jean-Paul Rabaud, Sanary, 12 août 2018

Notre temple n'est malheureusement pas équipé de diffuseurs d'odeurs... Dommage. Peut-être un jour ?

S'il l'avait été, j'aurais répandu le parfum d'une bonne boulangerie...

Mais, essayez d'y penser... Tôt le matin, quand sort la fournée... Le pain est doré... craquant...

Concentrez-vous... Ça y est ? Vous l'avez dans le nez...

Bon, alors je peux commencer, car cet été, c'est la fête des boulangers !

Si vous êtes assidus aux assemblées, pour le quatrième dimanche de suite vous allez entendre évoquer le thème du pain... comme un thème musical qui est repris avec variations dans une symphonie... Vous avez beau changer de prédicateur tous les dimanches, d'Évangile, avec Marc ou avec Jean, nous vous en remettons chaque fois une tranche ! Cette obsession boulangère n'est pas de notre fait : nous suivons simplement, avec discipline, les textes du jour de l'année, tels que préconisés par la Fédération Protestante.

-oOo-

« **Dis moi ce que tu manges et je te dirai qui tu es** ».

Ma fille affiche cet aphorisme de Brillat-Savarin sur sa page Face de bouc... Il faut dire qu'elle est « chef », au sens de la restauration.

Si Brillat-Savarin est reconnu comme le premier, et brillant, théoricien de la gastronomie française, dès le XVIII^{ème}, il n'est par ailleurs pas connu comme un grand théologien, ni même théologien tout court. Alors que vient-il faire ici ?

L'alimentation a toujours été une préoccupation majeure de l'humanité, comme de tout le règne vivant. Avant le Christ, comme après. Dans les sociétés développées contemporaines dont nous faisons partie, si la question de savoir si nous mangerons ce soir n'est plus prégnante, encore qu'elle puisse subsister pour certains, -hélas-, la question de savoir ce que nous allons manger, est semble-t-il une question majeure de société. Des états généraux de l'alimentation viennent d'être tenus à l'initiative du Gouvernement et nos journaux, et autres sites internet, consacrent extrêmement souvent des articles et études à ce sujet, vu sous ses divers aspects : diététique et médical, économique, agronomique, écologique, gastronomique...

L'aphorisme de Brillat-Savarin est vrai : les peuples vivant sur des terres où poussent le blé mangent du pain, ou d'autres formes de blé, comme les pâtes, et le pain est devenu le symbole même de l'alimentation. Les peuples d'Asie mangent du riz et leur « pain quotidien » est plutôt le « riz quotidien » ; les peuples d'Afrique le mil ; ceux d'Amérique centrale mangent du maïs... Donc, selon ce que l'on mange, on peut dire d'où on est. L'alimentation est un marqueur culturel.

Mais on peut aller plus loin. Selon votre panier de courses alimentaires, on peut facilement déterminer votre « CSP », votre catégorie socio professionnelle : moins de viande, plus de bio, vous êtes à l'évidence en « CSP » plus. Plus de sodas, de produits transformés par l'industrie agroalimentaire, il n'est pas exclu que vous émargiez au RSA...

Et en même temps il est faux, comme le sont tant de clichés qui tendent à nous définir, et nous enfermer, dans une identité préétablie. Les Allemands mangent des patates et sont disciplinés et travailleurs, les Italiens volubiles et joyeux, les Français arrogants et sales, les parpaillots austères et ennuyeux... Je pourrais continuer longtemps à dévider ces idées préconçues. Comme s'il n'existait pas d'allemands fantaisistes, d'italien austères, quelques français propres et humbles, de -rares- parpaillots facétieux... Si si ! Je vous assure, j'en connais !

C'est une tentation permanente d'enfermer l'autre dans une identité immanente, qui le domine, le détermine immuablement. « *Je te connais par cœur, tu es de là..., tes parents sont...* » (points de suspension) « *Tu ne peux être que...* », « *Tu es incapable de...* ». Complétez les points de suspension.

Et l'on ne voit pas ce que l'autre fait, on n'entend pas ce qu'il dit, la projection de nos préjugés constituant un masque qui empêche de voir la réalité de l'être, de son évolution.

Dire : « Je sais qui tu es » (en deux mots) c'est aussi « tuer » (en un mot). Dire à un enfant « tu es nul », c'est risquer fortement de compromettre ses études. Tuer l'être, au sens symbolique, est donc déjà très grave, mais est à prendre parfois dramatiquement aussi au sens légal : « *le juif est riche* » est une imbécillité meurtrière, nous l'avons vu encore récemment en France.

Attention, je ne nie pas que notre patrimoine génétique, notre bagage culturel, au sens large, ait une part considérable dans ce que nous sommes ; généticiens et sociologues l'ont amplement établi. Mais, nous restons libres et responsables de devenir qui nous sommes, et d'évoluer tout au long de notre vie. Être un homme, une femme, n'est-ce pas, en fin de compte, se révolter contre ces déterminismes, s'en libérer peu à peu ? N'est-ce pas aussi l'idéal républicain ? C'est ce à quoi nous invite le Christ, qui nous libère du péché.

Les habitants de Nazareth n'échappent pas à ce penchant, si fort, du déterminisme, de l'étiquetage. Ils croient connaître Jésus puisqu'ils l'ont vu depuis l'enfance, ils savent qui sont ses parents, ses frères et sœurs, son métier, connaissent sa maison. Fils de charpentier, il ne peut-être que charpentier et c'est tout. Croyant le connaître, ils ne l'entendent pas. Ses paroles sont inaudibles pour eux, leurs préjugés leurs bouchent les oreilles. « Nul n'est prophète en son pays » (on ignore souvent que ce proverbe vient de l'Évangile de Luc 4 v24).

Et la postérité n'a pas échappé aux clichés concernant Jésus, même s'ils sont bien différents. Interviewez au hasard autour de vous des quidams sur l'image qu'ils ont de Jésus et je parie qu'en ressortira l'image d'un personnage gentillet, mièvre et finalement assez fade. « *Doux-Jésus* » est une expression qui m'a toujours hérissé ! Doux, Jésus ? Lui le dynamiteur des dogmes, lui qui chasse les marchands du Temple, lui qui veut le rebâtir, lui qui propose à ses interlocuteurs de manger sa chair, de boire son sang ? Son sang ! Même si ses auditeurs de Nazareth ne sont pas idiots et qu'ils comprennent bien qu'il s'agit d'une métaphore, il faut réaliser ce que cette image a de profondément scandaleux au sein du peuple juif qui porte tant d'attention à la pureté de ses aliments. Les règles de la kashrout (en hébreu « *kashrout hamitba'h véhamaakhalim* », « convenance de la cuisine et des aliments ») sont constitutives de son identité !

Cette question de l'identité, Jésus y revient à plusieurs reprises. On se souvient de son interpellation aux apôtres : « *Et vous, qui dites-vous que je suis ?* » (Marc 8 v29). Et il y répond à de nombreuses reprises : « *Je suis le pain vivant* » dans le texte du jour, et ailleurs : « *Je suis la source* », « *Je suis la porte des brebis* », « *Je suis le cep* », « *Je suis la Lumière* », « *Je suis le chemin* » ... « Je suis ! ».

Il « **est** » tout simplement et qui d'autre **est** - aujourd'hui, hier, demain - que Dieu ?

Il est non pas ce que nous voulons qu'il soit, mais le Fils de Dieu, Il est en Dieu, par Lui, nous y avons accès.

La métaphore du pain fait référence à la sagesse ou à la parole de Dieu source de vie et d'abondance. Tout au long de ce discours en Jean 6, Jésus argumente avec insistance (sept fois) qu'« il est le pain descendu du ciel » (Jean 6 v33, 38, 48, 50-51, 58), qu'il est la manifestation humaine de la parole de Dieu.

-oOo-

Le pain, au sens premier, symbolise la nourriture bien sûr, mais au-delà, il peut symboliser toutes sortes de biens. Et donc l'**avoir**, la course à l'**avoir**, à toujours plus de possessions. Cette course est vaine car elle est toujours insatisfaite et nous enferme dans l'immédiateté. C'est elle qui nous possède.

Le pain de vie, la Parole que Jésus nous invite à manger, nous permet d'avoir « *un cœur nouveau et un*

esprit nouveau » (*Ezéchiel 36 v26*), nous permet d'ÊTRE. D'être des enfants de Dieu.

La nourriture terrestre est indispensable à notre vie terrestre, mais la Parole, dont le Christ est l'incarnation, est indispensable à notre vie éternelle. Il est le pain de vie, qui nous met en relation, ici et maintenant, avec l'éternité de Dieu. Le pain quotidien nous nourrit et se transforme en chair, en os, en neurones, par un processus qui reste mystérieux pour le commun des mortels, et il nous renouvelle puisque, nous dit la médecine, nous renouvelons l'intégralité de nos cellules tous les quinze ans. Nous ne sommes donc plus celui que nous étions quinze ans auparavant. De même le Christ et sa Parole, pain de vie spirituelle, doivent nourrir notre esprit et, par un processus encore plus mystérieux, nous transformer chaque jour, donner sens à notre vie, nous permettre d'être, pleinement.

-oOo-

Cela c'est largement perdu aujourd'hui, mais, autrefois, le patriarche, lors du repas commun, n'entamait jamais la miche de pain sans y tracer un signe de croix, avec son couteau, un Laguiole tiré de sa poche. Mon grand-père n'y manquait jamais. Réformés, nous y voyions facilement un acte de superstition condamnable. Le jugement est peut-être trop sévère et on pourrait aussi le lire comme une action de grâce et le rappel qu'au dessus de ce pain de céréales, il existe un pain consubstantiel, le pain de vie, le pain de Dieu.

Partager le pain c'est être compagnon : « cum pane » en latin. Soyons compagnons du Christ en partageant chaque jour son pain de vie, en mangeant sa Parole.

Amen